

Voyage crépusculaire

C'était le mois d'octobre, nous avions l'habitude de rentrer de l'étude en quatuor. On y parlait de tout et de rien, les longues journées de cours nous fatiguaient et le soleil couchant n'arrangeait en rien la situation. C'était pour nous un moment de liberté. Discuter avec ses amis, dans un métro quasiment vide qui semble rouler vers l'infini, accompagnés par le crépuscule. Ce tableau, cette scène, cet instant a assurément dû en faire rêver plus d'un. Ce soir-là était particulier : c'était un vendredi, nous parlions comme d'ordinaire. La semaine avait été longue et nous n'étions pas fâchés d'en voir le bout arriver. Le métro filait vers l'horizon sous le ciel aux teintes violacées. J'étais appuyé contre la fenêtre, contemplant le ciel. Les astres ne s'étaient pas encore levés, laissant à quatre baleines la possibilité d'y nager pleinement. Elles s'y déplaçaient avec une telle agilité, on était émerveillés de les voir ainsi se mouvoir. Les teintes célestes n'étaient pas unies, il y avait quelques dessins, des tâches laiteuses donnant à l'atmosphère un aspect plus esthétique. Je fixais le ciel, peut-être voulais-je fuir l'ennui de cette discussion. Le Français et le Camarade s'entretenaient à propos du petit studio que le Français allait louer quelque part dans son pays d'origine. Il lui coûterait selon lui une bouchée de pain. Il n'aurait qu'à, toujours selon lui, vendre quelques babioles pour l'acquérir. Les deux hommes avaient ensuite commencé à argumenter sur l'avantage que procurerait cet investissement. Cette conversation me laissait de marbre voire m'agaçait. Ainsi je regardais désespérément le paysage. Le voir défiler sous mes yeux me distrayait et me relaxait. Elle non plus ne les écoutait pas, cette histoire d'immobilier devait lui passer au-dessus. Elle ne les regardait plus, son attention était portée sur les sièges vides plus loin. Elle ne bougeait plus. Je me demandais à quoi pouvait-elle bien penser. Je posai ma main sur son épaule, lui demandant si ça va. Elle ne me répondit pas, continuant de fixer au loin. Elle n'avait pas dégage ma main, j'essayai donc de m'avancer : peut-être qu'elle allait mal. Elle esquiva mon regard. Je la laissai donc dans ses réflexions, restant tout de même à ses côtés. On plana ainsi dans cette mélancolie pendant quelques minutes. Puis, comme si elle avait quitté cette transe, elle remua la tête. Les deux parlaient toujours de ce logement et les cétaqués continuaient de se balader à travers les cieus. On était comme déconnectés du monde réel. On observait les coulées laiteuses, analysant leurs sinuosités et leur mouvement. Je retrouvai soudainement mes esprits lorsqu'elle posa sa main sur la mienne, qu'elle fit tomber de son épaule. Nos mains étaient jointes, nos doigts entremêlés, elle s'était avancée d'un pas. Elle paraissait si lointaine, si inaccessible. Je partais en guerre, en guerre pour la mériter. Elle était comme une sirène qui viendrait à la surface attirer le marin puis, lorsque celui-ci aurait tout lâché pour la rejoindre, elle s'en retournerait au plus profond des mers et océans. Son corps faisait voyager mon âme, la Terre s'était dérobée sous nos yeux. J'étais tout à elle, prêt à faire des folies pour un simple regard. Mais elle restait toujours de dos, j'étais le seul à voyager parmi les songes. Elle restait distante, comme une chimère loin de la réalité, comme une cible que ne peut atteindre l'archer. J'étais guidé parmi l'ombre par ses mains. Sa chevelure planante donnait une impression de proche qui rivalisait avec le lointain de son corps qui emportait avec lui mon but : ses yeux. Je n'étais plus moi, j'étais emprisonné ; ma seule fenêtre était son corps. Je n'étais plus un homme, je n'étais plus libre. J'étais son amant, son objet, son chien, son jouet. Sa main, qui tenait la mienne en son creux, restait immobile. Malgré mes vaines tentatives de la tirer vers moi, elle restait immobile, à la manière d'une étoile fixe dans le ciel des anciens. Elle était inaccessible, comme si l'on était deux aimants qui se repoussaient, comme si alternait entre positif et négatif. Elle m'amenait en son orbite puis m'en éloignait. Je me laissais guider par ses mains, comme un portail vers notre fantaisie commune. On ira vivre en amants, au bord d'un lac, dans un château. L'air y sera bon, on y vivra heureux. Les violons résonneront avec les vagues qui viennent mourir sur la rive. Les flammes

danseront dans chaque couloir, trembleront sous notre passage se prosternant pour son roi. L'on y vivra heureux, l'Amour y établira ses quartiers, la musique trouvera refuge dans cette contrée où chaque jour est comblé par le plaisir. Mais lorsque les portes du monde des rêves s'ouvrent devant nous, arrive toujours l'instant où il nous faut revenir sur nos pas. Retraverser ce portail et reprendre contact sur Terre. Nous sommes à notre arrêt après tout...